

## CHAPITRE 5 : SOUS LE MASQUE

Les jeunes gens étaient installés dans des sofas, tandis que Kryssia, qui leur enseignait la versification classique en Langue Noble, se déplaçait parmi eux. Pendant les longues heures de cours, où un professeur incapable expliquait avec une lenteur délibérée des notions qu'il maîtrisait depuis plus de cinquante ans, Sornar avait pris l'habitude d'observer et de réfléchir. Artus, toujours avide de connaissances, écoutait toujours les professeurs avec beaucoup de concentration. Il avait le visage grave, presque fermé - sauf les yeux qui paraissaient absorber tout ce qu'il pouvait voir. C'était un jeune homme discipliné, qui aurait fait un bon Frère Sombre, comme son oncle, auquel il ressemblait un peu. Il avait la patience, la parole rare, la capacité de concentration, le sérieux. Plus important, il ne cherchait pas à être le premier, et se contentait avec une admirable docilité de sa place d'éternel second. Comment eût-il pu rivaliser avec un esprit dont la mémoire et l'expérience étaient si vastes ? Artus cherchait toujours à se dépasser lui-même, et jamais à dépasser les autres. C'était une qualité fort rare, chez ces pitoyables mortels d'Albâtre, et Sornar se demandait parfois s'il parviendrait à le garder avec lui, après. L'idée de faire de ce jumeau timide son second et son bras droit ne lui était pas désagréable. Mais il présentait chez le jeune homme une droiture morale qui poserait problème. Il était beaucoup plus probable qu'Artus dût être éliminé avant longtemps.

Tybert, évidemment, serait beaucoup plus facile à retourner. Mais il était loin de posséder les qualités d'Artus. Il était sensuel et vaniteux, son intelligence était médiocre et le seul avantage qu'il eût, l'usage de l'Esprit, était rendu négligeable par son manque de profondeur et de volonté. Il ferait un Frère Sombre dévoué, peut-être, car il était sensible à la domination et avait une propension à adorer la supériorité. Mais il ne sortirait jamais de la masse.

Sornar avait, d'une manière qui le surprenait lui-même, découvert des potentialités beaucoup plus intéressantes chez Daïla. Son mépris des femmes s'était émoussé, avec l'ascension à la conscience décorporée. Il s'était rendu compte que l'Esprit n'avait pas de sexe. Que les corps étaient animés indifféremment, par un principe qui ne tenait à aucun des hasards biologiques. Il avait pu constater que l'esprit d'Ireyn, et celui d'Aelenor, étaient bien plus puissants que ceux des

hommes qui les accompagnaient. Et il avait, dans le loisir infini de sa cage dorée, au cours de son jeu de rôles interminable, imaginé bien des choses. Accomplir une prochaine transsubstantiation dans un corps de femme, par exemple. Ou bien former des Soeurs Noires. L'acte sexuel lui-même, que son ascétisme de savant avait banni lors de son incarnation première, lui paraissait maintenant infiniment intéressant. Il l'avait pratiqué à plusieurs reprises dans son jeune corps plein de flamme - choisissant parmi ses compagnes les moins prudes, comme Syliane et Cléo, et même avec des femmes plus âgées, plus expertes dans le déduit. Donner du plaisir ne l'intéressait pas. Mais s'en donner - tout en dominant de la sorte un corps de femme - était une expérience presque spirituelle. Il enrageait d'ailleurs de ne pouvoir la vivre que de cette manière tronquée, par procuration en quelque sorte, dans ce corps d'emprunt, et guettait le moment où il pourrait se livrer à ses jouissances corps et âme.

La petite Daïla n'était pas encore nubile, mais elle le serait bientôt. Elle avait quelque chose qui plaisait à Sornar - ou plutôt, qui lui donnait envie de la briser, de la soumettre en sa dépendance - cette haute idée d'elle-même, cette impression d'être l'héritière d'une héroïne sacrifiée. Sornar avait parfois envie de lui dire : « C'est moi qui ai tué ton idiot de mère ». Mais le sarcasme mourait sur ses lèvres, et il continuait à la dévorer des yeux. Elle aimait ce regard sur elle, ce désir informulé et incestueux, à sa manière enfantine et perverse. Cette enfant, une fois révélée à elle-même, deviendrait puissante et dangereuse. Elle mûrissait en son coeur la haine d'Albâtre. Elle serait le serpent réchauffé dans le sein d'Aelenor pour la mordre de ses petits crocs pleins de venin.

Lorsque toutes ces observations finissaient par tourner en rond et le lasser, Sornar sentait la frustration et la colère brûler ses entrailles, se maudissant pour ces sautes d'humeur, mais incapable de recourir à l'Esprit pour les dominer. Humain, certes, il l'était redevenu... A force de posséder ce corps à la croissance désespérément lente, à force de se contenir dans ces barrières affreusement étroites, privé de l'usage de l'Esprit par une ironie sans pareille, lors même qu'il avait poussé sa puissance spirituelle jusqu'au-delà des frontières de la vie. La possession du corps de Nox était un exercice si fastidieux... les sentiments humains qu'il devait mimer journallement, les progrès intellectuels qu'il devait faire semblant de faire, les conversations futiles avec les enfants,

les conseils stupides des professeurs, les paroles bienveillantes de son faux père, de sa fausse mère, de son faux frère, qu'il rêvait de voir enfin réduits au silence. Comme il aurait plaisir à les égorger tous pour les faire taire définitivement. Comme il aurait plaisir à dompter cette communauté d'ignorants abâtardis par leur rêve démocratique, à les briser, à les brûler, à les anéantir, pour ne garder que des esclaves rampants. Ce jour, qui lui avait paru si loin, approchait maintenant. Le corps de Nox était arrivé presque à maturité, et l'heure de la transsubstantiation allait sonner. Bientôt, cette mascarade grotesque prendrait fin, et la véritable histoire d'Albâtre serait enfin écrite, dans le sang. Ils faisaient tous grand cas de cette révolution de pacotille, ainsi que de leur lutte contre la Guilde de l'Ombre. Ils avaient fièrement exhibé son cadavre et ne se doutaient pas un seul instant de ce qui s'était réellement passé. La véritable histoire d'Albâtre n'était pas celle d'Aelenor, comme le pensaient tous ces imbéciles, mais bien celle de Sornar. Il avait servi Albâtre, puis il s'était servi d'Albâtre pour constituer son armée. Il avait cherché et trouvé l'immortalité, et son esprit d'abord égaré avait épousé la Cité. Mais son disciple l'avait rappelé, lui avait offert ce nouveau corps presque vide, et il avait appris à le posséder. Il avait attendu, avec une impatience exaspérée, l'interminable passage des années, obligé d'utiliser toute sa puissance spirituelle pour posséder l'enfant. Et maintenant, il fallait faire appel une nouvelle fois à ses disciples, afin d'achever l'histoire. Sornar s'incarnerait dans ce corps jeune et puissant, il recouvrerait l'usage de l'Esprit, et ferait de son existence éternelle tout ce qu'il lui plairait. Passer d'un corps à un autre, étendre sa domination sur le monde, repousser les limites du possible et du connu, tout serait à sa portée. Et il n'oublierait pas de jouir, autant qu'il lui serait possible, de toutes les fibres de son corps et de son esprit.

Cet objectif lui donnait la patience. Mais la frustration accumulée en lui pendant ces douze années exploserait bientôt, dans une débauche de violence. Douze ans ne pesaient pas bien lourd dans son éternité. Pourtant, il attendait ce moment, le désirait avec une intensité presque douloureuse.

Quelques années auparavant, il avait fallu s'assurer que la confrérie suivait bien ses ordres à la Cité-Monastère. Mais son esprit ne pouvait quitter Albâtre, qu'il hantait. Dès que le corps de l'enfant dépassait les limites de la Cité, Sornar perdait la possibilité de le contrôler. Il avait donc dû

recourir à d'autres expédients. Il avait écrit un message, sur un vélin, en prenant soin d'utiliser la Langue Noire dont personne ici ne comprendrait les caractères. Et il avait choisi un voyageur étranger en partance pour les Cités Portuaires; il s'était fait passer pour le jeune serviteur d'un riche négociant, et l'avait chargé de transmettre un message à la Cité Monastère en échange d'une forte quantité d'oboles. Le message était ainsi rédigé : « Les Ordres n'ont pas changé et sont toujours valables pour l'ensemble de la confrérie. Un Frère habitué à la solitude doit regagner les tunnels de la Montagne et se tenir là, prêt à recevoir une visite éventuelle. En l'absence de signe nouveau, suivez à la lettre les instructions. Le porteur de ce message doit être éliminé sans tarder. »

Bien sûr, il n'avait plus jamais entendu parler du messenger. Quelques années plus tard, il s'était rendu à la Montagne - profitant d'un bivouac organisé par les jeunes gens de l'Ecole, en marge d'une randonnée botanique. Il avait dû faire semblant de se perdre, et avait éreinté le corps de l'enfant, comme un cheval qu'on crève. Mais il avait eu le temps de parler quelques minutes au Frère Sombre qui faisait sentinelle. Un frère silencieux et qui ne posait pas de question - exactement comme il appréciait qu'on fût en sa présence. Sornar lui fit apprendre par coeur un long message à destination de Pher. Puis il s'en était retourné auprès des autres étudiants, qui battaient la forêt à sa recherche. L'histoire qu'il avait inventée pour couvrir sa journée de disparition fut acceptée ; seul, un garçon qui l'avait vu quitter le camp nuitamment, et qui lui avait posé la question directement, avait dû être sacrifié. Il avait eu un malencontreux accident, et sa chute avait été mortelle. Ce fut la première et la dernière randonnée de ce genre qu'on organisa à Albâtre, et les deux seuls morts que Sornar eut à provoquer lors de ces douze années.

Il était maintenant temps de sonner le rappel. Si les ordres donnés avaient été exécutés, les Frères Sombres devaient déjà être en route pour investir à nouveau la Montagne. Ce serait là que la cérémonie aurait lieu - bientôt. Il fallait trouver le moyen de se libérer pour aller vérifier l'état spirituel de ses troupes, rafraîchir leur mémoire, organiser la cérémonie. Sornar pestait intérieurement contre la trahison et la mort de Joris - lui seul avait eu le pouvoir de communiquer directement avec lui sous sa forme spirituelle, et s'il avait pu compter sur lui, cela aurait

grandement facilité sa tâche. Mais il ne servait à rien de regretter cet outil précieux, qui s'était brisé. Il fallait réussir la seconde transsubstantiation sans lui.

Le problème majeur était de maintenir le double-jeu jusqu'au dernier moment. Sa fausse famille, surtout Keller et Artus, l'entouraient d'un amour gluant, auquel il ne pouvait brutalement couper court sans éveiller les soupçons. Il avait songé certes à se cacher quelque part avec le corps de l'enfant, au fond d'un trou dont il ne pourrait sortir, et à reprendre sa forme spirituelle pour détruire Albâtre. Un simple tremblement de terre et tout serait dit. Il suffirait alors de réinvestir le corps et d'attendre le secours des Frères Sombres. Mais il ne disposait pas de l'Esprit pour mettre l'enfant en sûreté : s'il était suivi, si l'enfant était retrouvé, ou, pire, parvenait à se libérer lui-même une fois son emprise relâchée... si sa mère, dont le pouvoir spirituel était grand, se mettait en tête de le rechercher par l'Esprit, avant qu'il ait le temps de la détruire... Sans compter qu'il pouvait être tué. Cette idée lui était presque aussi désagréable que la mort de son propre corps. Toutes ces années de possession lui avaient donné un sentiment de propriété, et la seule pensée que ces douze années d'exaspération pouvaient s'avérer stériles le mettait en fureur.

Il sentait parfois qu'à l'intérieur de lui, la résistance du petit esprit prisonnier grandissait avec l'âge. Comment cela se pouvait-il ? il n'en savait rien; mais au lieu de se laisser sombrer et dépérir comme l'eussent fait bon nombre de misérables, cette âme brute et vierge avait développé *une conscience de soi*. Les rejets dont Sornar était victime étaient de plus en plus rares - mais ils étaient violents, et Sornar devait user de plus de pouvoir qu'auparavant pour détrôner l'âme légitime et usurper le corps. Laisser le corps pour une longue période à la merci de l'*autre* lui paraissait incertain. De plus, il souhaitait conserver, autant que possible, Albâtre debout.

Il avait vécu sous terre, ou dans les livres, pendant presque toute la vie de son ancien corps, et n'avait été que peu sensible aux charmes de la Ville. Il ne s'intéressait alors qu'au savoir, et sa sensualité bridée l'avait rendu aveugle. Puis, il était passé de l'autre côté, et avait hanté chaque pierre, chaque rivière, chaque bâtiment de la Cité, comme il aurait possédé une femme, dont il aurait exploré chaque parcelle. A travers les yeux vierges de l'enfant, il s'était pris à désirer cette Cité, à l'aimer, à en subir le charme. Seuls ses nobles palais, et la perfection de son art, paraissaient dignes de dialoguer avec son esprit supérieur - il ferait donc son possible pour

préservé la ville, et en soumettre les habitants, plutôt que de tous les détruire. Et pour cela, il fallait maintenir le double-jeu jusqu'à l'extrême fin, et prendre les habitants par surprise, lorsqu'il serait trop tard, lorsqu'il aurait recouvré toute sa puissance, et que le corps de l'enfant serait bien complètement le sien, invulnérable.

Pour arriver à cette fin, son esprit analytique remonta jusqu'à la première étape. Pour organiser la cérémonie, il lui fallait se rendre à la Montagne. Pour se rendre à la Montagne, il fallait trouver un prétexte. Et il fallait que ce prétexte décourageât Artus, afin qu'il pût s'y rendre seul. Se débarrasser d'Artus était donc son souci immédiat. Keller et Daïla étant en voyage, et Aelenor étant sempiternellement occupée à autre chose, il ne restait plus qu'un membre de la famille à circonvenir; une telle occasion ne se présenterait peut-être plus. Il allait donc agir, sur le champ, et si Artus s'entêtait à le poursuivre de sa fraternité importune, il s'en débarrasserait par un moyen plus radical. Les accidents étaient vite arrivés.

« Et c'est ainsi que chaque vers doit à la fois rimer par la dernière syllabe avec le vers précédent, et rimer par la première syllabe avec le vers suivant. Le rythme des vers doit évoluer, dans chaque strophe, avec une coupe progressive, en suivant la structure 3/6, 4/5, 5/4, 6/3. Et pour finir, quelqu'un peut-il me rappeler la règle concernant les terminaisons ? »

Sornar, impatient d'en finir, lâcha :

- Les verbes doivent alterner avec les autres mots; les verbes doivent alterner le singulier et le pluriel, les autres mots doivent alterner le masculin et le féminin. Les mots mis à la rime ne peuvent pas être invariables.
- Très bien, Nox. Tu es toujours si précis !

Il y eut quelques murmures, puis la douzaine de jeunes gens se mit en mouvement et sortit de la salle aux sofas. La matinée s'achevait, et ils se dirigèrent d'un commun accord vers le Palais de l'Abondance. Sornar fit route avec son frère.

- As-tu déjà entendu parler de l'art de la vénerie ? demanda-t-il à Artus.
- Non, répondit celui-ci.
- J'ai vu cela dans un vélin de la Bibliothèque, l'autre jour. C'est un art, pratiqué par les contrées occidentales.

- Quel genre d'art ?

- L'art de tuer les animaux.

Artus eut un mouvement de recul, puis se reprit.

- Que veux-tu dire ?

- Il s'agit de s'embusquer dans la forêt, de flairer leur piste, de les observer, de les traquer, et de les tuer pour finir.

- Dans quel but ?

Sornar éclata de rire.

- Dans quel but écris-tu de la poésie ? Je te dis que c'est un art. Cela ne t'intéresse pas?

Artus réfléchit un moment.

- Je ne sais pas, dit-il. A priori, ce que tu me décris me paraît plutôt barbare.

Sornar affecta de rire bruyamment, ce qui attira l'attention de Tybert. Ce dernier était toujours prompt à s'immiscer entre les deux frères, à l'affût de la moindre brèche dans leur solidarité apparente.

- Qu'y a-t-il ?

Une petite cour se forma rapidement, et les jeunes gens arrêtaient de marcher.

- Que pensez-vous d'organiser une expédition en forêt ? demanda Nox. J'aimerais essayer un sport étranger.

- Un art ou un sport ? demanda Artus,

- Je te pose la même question à propos du Setan... Dans certaines contrées d'Orient, on parle d'un art de la guerre.

Le positionnement de chacun, en faveur d'Artus ou de Nox, avait déjà eu lieu avant même que soit clairement exprimé l'objet du différend. Tybert suivrait Nox. Grettel, qui les avait rejoints, soutiendrait Artus.

- Mais de quoi parlez-vous? demanda Grettel.

- Oh, ça ne va pas te plaire, dit Nox. Ce ne serait pas approuvé par les nobles sages spiritualistes.

Artus, qui sentait le conflit impossible à éviter, sortit de son silence.

- Nox veut parler de l'art de la chasse, qui consiste à pister des animaux sauvages pour les tuer.

Grettel regarda Nox avec mépris, et Sornar, en son for intérieur, se dit qu'il lui ferait payer cette impertinence le moment venu.

- Vous n'avez jamais été obligés de tuer des animaux pour les manger, n'est-ce pas ? parce que vous avez toujours été gavés de lait de rose et de friandises en tout genre. Moi, j'ai vécu dans la forêt, et si ton père n'avait pas été là pour chasser, nous serions probablement morts de faim.

Nox la laissa poursuivre.

- Survivre n'est pas un art, crois-moi, poursuivit-elle. C'est sale, improvisé, instinctif. C'est le contraire d'un art.
- Mais Grettel, qui te parle de survivre ?dit Tybert. Nous chasserions pour le plaisir, si j'ai bien compris l'idée.

Syliane, qui était de nature conciliante, essaya de désamorcer le conflit.

- Nous parlons en l'air, observa-t-elle. Une expédition en forêt ne pourrait pas se faire sans l'accord d'Aelenor de toutes façons.
- Et elle dira probablement non, renchérit Cleo. Alors vous feriez mieux de changer de sujet.

Nox n'insista pas. Cette simple idée lancée comme au hasard fut perçue par tous les autres comme une rodomontade de plus, l'une des innombrables idées qui fusaient en permanence de la tête de Nox. N'était-il pas le moteur qui les entraînait tous vers des activités variées, des sujets de conversation toujours renouvelés ?

Seul Artus mesura l'importance de cet échange en apparence si anodin. Il se mit cependant au diapason des autres et évita de fixer son frère de manière insistante.

- Qu'y a-t-il Artus ?lui demanda Nox d'une voix agressive, lorsqu'ils se furent remis à marcher.

Artus fut obligé de le regarder dans les yeux, ce qu'il évitait la plupart du temps. Il fit appel à l'esprit pour dominer son expression, et composa le visage d'un jeune garçon contrarié par l'audace de son frère. L'angoisse qu'il éprouvait à la certitude que Sornar avait décidé d'agir, et que le moment tant redouté était venu, disparut de ses yeux comme un nuage dissout par le vent. Il fallait qu'il jouât son rôle jusqu'au bout, celui du frère discipliné et timide. Il n'avait pas d'autre alternative.

- Tu vas nous attirer des ennuis, Nox, dit-il avec rancune. Cette idée de s'absenter d'Albâtre est complètement ridicule, surtout pour chasser.
- Mais je ne te demande pas ton avis, dit Nox d'un air crâne.

Il n'était pas habituel que Nox, naturellement provocateur, s'en prît à son frère, et les autres furent un peu surpris.

- N'est-il pas temps que nous assumions nos propres choix ? continua-t-il.
- Je ne sais pas pourquoi tu cherches le conflit, dit Artus d'un ton agacé. Mais ne compte pas sur moi pour t'aider à tuer des animaux ni pour désobéir à notre mère.

Nox paraissait satisfait - et, en vérité, Sornar l'était. Il suffirait maintenant de creuser la brèche, par un travail de sape régulier, et les deux frères seraient des rivaux notoires en moins d'une semaine. Cela n'étonnerait plus personne que Nox cherchât à fuir son frère. Et Artus, s'il avait la moindre dignité, chercherait même à le fuir lui-même. Cela serait amplement suffisant pour mettre à exécution son plan, qui était d'une simplicité absolue. Après avoir essuyé un refus d'Aelenor, Nox se montrerait insolent avec un ou deux professeurs, et, dans la nuit, accompagné de son fidèle Tybert, il quitterait Albâtre. Une fois à proximité de la montagne, il sèmerait son compagnon, par exemple en lui disant de se poster pour guetter une proie. Et il rendrait sa visite aux Frères Sombres. En rentrant, ils subiraient les probables remontrances et autres travaux collectifs qui leur seraient imposés, en affectant un air contrit. Au pire, il faudrait se débarrasser de Tybert - tout cela était un tribut fort léger pour le prix qu'il retirerait de l'opération : la fin officielle de la longue période de latence qui le mettait à la torture, et les prémisses de ce dénouement qu'il désirait de toute son immense puissance contenue.